

Dans le «*Gorgias*» Platon met en scène son maître Socrate face à un jeune homme, Calliclès. Le sujet de leur conversation tourne autour de l'injustice des forces de la nature.

Cette confrontation est fascinante à plus d'un titre:

D'abord parce que Platon met en scène ce jeune homme qui représente pour la philosophie le danger suprême.

Intelligent, sans scrupule, sans souci des autres, avide de pouvoir et de plaisirs, Calliclès est ce que de nos jours on appellerait un jeune homme aux dents longues. Il représente l'homme qui met ses qualités au service de ses intérêts immédiats.

C'est un personnage comme il y en a beaucoup, et singulièrement à notre époque! On pourrait même aller jusqu'à dire que nous sommes tous des Calliclès, lorsque nous vaquons à nos occupations, qui visent avant tout à mener une vie la meilleure possible sur le plan matériel. Occupations guidées par le souci permanent de réussir. Réussir ses examens afin de trouver une place dans la vie professionnelle. Réussir sur le plan matériel, afin de posséder plus de choses que ses voisins, ses amis, ses frères. Réussir pour vivre une vie confortable, ne manquant de rien.

Le prix de cette posture est d'ignorer les questions plus larges, celles qui relèvent du sens de la vie, mais également celles qui ne «nourrissent pas son homme».

Les questions philosophiques et spirituelles.

Quand nous sommes enfermés dans cette quête aveugle de réussite matérielle, nous n'avons pas conscience de mal agir, quoi de plus naturel que de vouloir entreprendre, étudier, travailler? Et ce d'autant plus que tout le monde autour de nous, nous encourage à persévérer dans cette voie, nos parents, nos maîtres, la presse, l'opinion générale. Il n'est donc pas étonnant que nous penchions tous à devenir des Calliclès.

En créant le personnage de Calliclès, Platon dresse le portrait de l'homme qu'il serait devenu s'il n'avait pas rencontré Socrate.

C'est que de la rencontre avec Socrate on ne sort pas indemne, c'est une rencontre avec la part de nous-même que nous cherchons à occulter, celle qui interroge: *Pourquoi fais-tu cela? Pourquoi réussir? Réussir à n'importe quel prix?*

Cette rencontre et ces questions nous obligent à „légitimer“ notre soif de réussir, car nous voulons les bienfaits matériels mais nous ne supportons pas l'idée que notre confort est payé au prix fort par quelque'un d'autre, car tout vainqueur suppose un perdant. Alors nous nous donnons la peine de répondre à Socrate sur le mode de la philosophie instrumentalisée au service de nos ambitions. Mais avec Socrate, cela ne tient pas longtemps!

Avec la laideur, la caractéristique la plus dérangeante de Socrate est cette habitude qu'il a d'aborder les gens de tous âges et de toutes conditions pour leur demander sans façons et sans se soucier de savoir si on le juge excentrique ou exaspérant, d'expliquer pourquoi ils adhèrent au sens commun.

Il est aidé en cela par le climat et la manière dont les villes grecques sont conçues. A Athènes, il fait chaud une bonne partie de l'année, ce qui multiplie les occasions de converser avec les gens. Environ 240 000 personnes vivaient dans l'agglomération d'Athènes, il ne fallait pas plus d'une heure de marche pour aller d'un bout de la cité à l'autre.

La laideur est un défaut, Socrate qui est affligé de ce défaut s'en sert pour étayer sa philosophie: cette laideur lui permet en effet d'introduire la distinction de l'être et du paraître. Ce qui paraît à la surface ne décrit pas ce qui est à l'intérieur.

Les certitudes ne résistent pas aux questions, Socrate n'a de cesse de faire trembler sur leurs bases les certitudes fragiles que chacun se forge dans le quotidien.

Cette posture et l'ironie de sa méthode peuvent passer pour de l'arrogance, et il n'est pas difficile d'imaginer à quel point Socrate pouvait irriter ses concitoyens.

Cela lui sera fatal.

Parce que Socrate est d'abord une interpellation enjouée, secrètement impérieuse. Les hommes vont à leurs affaires, Socrate les retient et leur dit "*Arrête-toi mon ami et causons un peu...*"

Ainsi naît le dialogue au ras de l'activité quotidienne en la prenant à contre-pied, en l'obligeant à rendre ses comptes.

L'art socratique du dialogue tient dans l'image de la maïeutique, l'art d'accoucher les esprits que Socrate disait tenir de sa mère.

L'enquête socratique est une recherche spéculative, guidée par l'exigence rationnelle. La morsure socratique est féconde, contrairement à la réfutation sophistique, qui peut lui ressembler extérieurement. La joute sophistique est toute verbale; le vaincu est vaincu sur le terrain de l'habileté rhétorique, les convictions auxquelles il s'identifie ne sont pas en danger, il pourra prendre sa revanche quand il aura appris à maîtriser à son tour les instruments de la rhétorique. L'homme livré à Socrate est réveillé du sommeil de ses opinions, il devient une inquiétude, une recherche, une conscience.

Quelles sont les certitudes de Socrate?

Socrate répète qu'il ne sait rien. Il a cependant une certitude: ce qui constitue l'homme c'est-ce par quoi il est apte à entrer dans la relation du dialogue en laissant s'exprimer son âme pensante et parlante, et non son corps, c'est-à-dire ce pseudo-moi qui n'est que l'opinion que les autres ont de lui.

Connais-toi toi-même connais ce qui est véritablement toi!

Une autre certitude: le dialogue trace l'horizon d'une vérité qu'il ne dépend pas de nous de créer ou de modifier.

Le dialogue est l'essentiel de la condition de l'homme: avec lui nous ne sommes pas condamnés à la guerre des opinions, ni à la violence des tyrans. Nous ne sommes pas livrés à l'habileté des rhéteurs ou à l'arbitraire des conventions. Le dialogue entre les hommes fait référence à quelque chose qui dépasse les hommes.

Mais n'allons pas trop vite, revenons à cette scène qui se déroule entre Socrate et Calliclès.

Calliclès reproche à Socrate de confondre la nature et le loi. Dans l'ordre de la nature il n'y a pas d'autre droit que la force, et la force donne droit à qui la détient d'avoir plus que les autres.

Dans l'ordre social assiste-t-on également à ce phénomène d'accaparement au bénéfice du plus fort?

Écoutons-les parler:

«Socrate:

Est ce que ce sont les plus forts que tu appelles supérieurs ?

Est-ce au plus fort que les plus faibles doivent obéir ?

J'ai l'impression que c'est ce que tu voulais exprimer tout à l'heure, quand tu disais que c'était conformément au droit de la nature que les grandes citées attaquaient les petites, puisqu'elles étaient à la fois supérieures et plus fortes. Alors, être supérieur, être plus fort, être meilleur, est-ce la même chose ? Ou sinon, dis-tu qu'on est meilleur, même si on est inférieur et plus faible ? Et supérieur, si on est plus mauvais? Etre le meilleur, être supérieur, ces deux formules ont-elles la même définition ? Essaie de me définir clairement les choses : être supérieur, être meilleur, être plus fort, est-ce pareil ou est-ce différent ?

Calliclès:

Pour moi, je te le dis clairement, c'est pareil.

Socrate:

En ce cas, n'est-il pas conforme à la nature qu'une masse de gens soit supérieure à un seul individu ? Il faut donc que la masse impose aussi ses lois à l'individu – c'est toi-même qui vient de le dire.

Calliclès:

Comment pourrait-il en être autrement ?

Socrate:

Par conséquent, les lois établies par la masse sont les lois des hommes supérieurs.

Calliclès:

Oui, parfaitement.

Socrate:

mais dans ce cas, ne sont-elles pas les lois des meilleurs? Car, d'après ce que tu dis, les hommes supérieurs sont certainement les meilleurs.

Calliclès:

Oui, absolument.

Socrate:

Alors, les lois établies par la masse ne sont-elles pas belles précisément parce qu'elles sont conformes à la nature – s'il est vrai que les êtres les plus forts sont les meilleurs ?

Calliclès:

Oui, j'affirme qu'elles sont belles conformément à la nature !

Socrate:

Or la masse, n'estime-t-elle pas – comme d'ailleurs, tu l'as dit toi-même – que la justice n'est faite que d'égalité et que commettre l'injustice est plus vilain que la subir? Est-ce le cas, oui ou non ? Et, maintenant, ne te fais pas prendre, à ton tour, à te sentir gêné ! La masse juge-t-elle, oui ou non, qu'être juste, c'est être égal sans avoir plus que les autres, et qu'il est plus vilain de commettre l'injustice que la subir ? Ne me prive pas de ta réponse, Calliclès, parce que, si tu es d'accord avec moi, alors je serai testé et contrôlé par toi, c'est à dire par un homme parfaitement capable de distinguer le vrai du faux.

Calliclès:

Eh bien, oui, en effet, la masse pense comme cela.»

Socrate est donc pour nous tous un agent perturbateur, un peu comme ces représentants qui cherchent à nous vendre quelque chose et dont nous ne savons comment nous débarrasser. Il coupe notre chemin quand nous nous rendons à notre travail, il nous interpelle sur le pas de la porte, faisant l'innocent, à la façon de l'inspecteur Colombo, il pose ses questions quand nous regardons par-dessus ses épaules le chemin qu'il est en train de nous barrer.

Le pire c'est qu'il réussit à déstabiliser certains d'entre nous, en particulier la jeunesse. Et cela nous ne pouvons le pardonner, car comme dans la chanson de Guy Béart, celui „*qui dit la vérité il va falloir l'éliminer*“.

Comment va-t-on éliminer Socrate ?

Tout simplement en lui faisant un procès, à l'issue duquel on le condamnera à boire une coupe de ciguë.

La ciguë est une plante bisannuelle de la famille des ombellifères. Très toxique, elle était à la base du poison officiel des grecs anciens et de la colonie phocéenne pour exécuter les condamnés à mort.

C'est une plante herbacée élevée, à tiges dressées, pouvant atteindre 1 à 2 m de hauteur.

La plante tout entière dégage une odeur désagréable, rappelant l'urine de souris ou de chat, surtout quand on la froisse.

Elle pousse dans les endroits frais, au bord des chemins et des cours d'eau.

Quelques grammes de fruits verts suffisent à provoquer la mort d'un être humain.

L'ingestion de ciguë provoque dans l'heure qui suit des troubles digestifs (surtout quand la racine est utilisée), des vertiges, puis des paresthésies, une diminution de la force musculaire, et enfin une paralysie ascendante.

Dans le «Phédon» on trouve le récit de la mort de Socrate, voici le passage décrivant les

symptômes.

« Après avoir marché, il dit que ses jambes s'alourdissaient et se coucha sur le dos, comme l'homme le lui avait recommandé. Celui qui lui avait donné le poison, le tâtant de la main, examinait de temps à autre ses pieds et ses jambes; ensuite, lui ayant fortement pincé le pied, il lui demanda s'il sentait quelque chose. Socrate répondit que non. Il lui pinça ensuite le bas des jambes et, portant les mains plus haut, il nous faisait voir ainsi que le corps se glaçait et se raidissait. En le touchant encore, il déclara que quand le froid aurait gagné le cœur, Socrate s'en irait. Déjà la région du bas-ventre était à peu près refroidie lorsque, levant son voile, car il s'était voilé la tête, Socrate dit, et ce fut sa dernière parole : « Criton, nous devons un coq à Asclepios; payez-le, ne l'oubliez-pas. —Oui, ce sera fait, dit Criton, mais vois si tu as quelque autre chose à nous dire. » A cette question il ne répondit plus; mais quelques instants après il eut un sursaut. L'homme le découvrit : il avait les yeux fixes. En voyant cela, Criton lui ferma la bouche et les yeux. »
— Phédon, Editions Garnier Frères, Paris, 1965

La préparation était réalisée en quantité précise pour une dose mortelle, et devait être bue jusqu'à la dernière goutte. Le condamné devait marcher après avoir bu afin de favoriser la diffusion rapide des toxiques dans l'organisme. Les spasmes, les yeux exorbités et le faciès tragique des intoxiqués par la ciguë ne correspondent pas à l'état d'inconscience et de sérénité de Socrate dans le récit. Pour cette raison, on a avancé l'hypothèse que la boisson létale des Grecs contenait d'autres poisons pour en renforcer la toxicité, et de l'opium pour en diminuer la conscience et neutraliser les convulsions.

Revenons au procès.

Plusieurs aristocrates affirment voir en Socrate un esprit pervertissant les jeunes et donc un danger pour l'Etat. Socrate se voit accusé par un membre éminent du parti démocratique, ainsi que par deux de ses amis, des crimes suivants:

De ne pas reconnaître les dieux et de vouloir introduire des divinités nouvelles;
De corrompre la jeunesse.

Son procès se déroule en deux temps. Tout d'abord, 501 jurés sont réunis pour son jugement. Socrate refuse de lire un discours de défense écrit à son attention. Il dit que ce discours «c'est comme une belle paire de chaussures qui ne m'irait pas». Socrate préfère raconter sa vie aux jurés (Platon, Apologie de Socrate, 20d-22b). Cette attitude lui vaut d'être jugé coupable avec 281 voix contre lui.

Dans la deuxième partie du procès, il est question de choisir la peine encourue par Socrate reconnu coupable: Au choix la mort (ce que souhaitent ses accusateurs), ou une forte amende.

Pour inciter les parties à une plus grande modération, les juges devaient non pas déterminer leur propre sentence, mais choisir celle provenant des deux parties, accusation et défense, qui leur paraissait la plus *raisonnable*. Socrate avait donc la possibilité de proposer une peine qui pût être acceptée par les juges. Socrate se dit alors d'accord pour payer une amende de 25 drachmes, soit presque rien. Socrate fait ici preuve de moquerie pendant son propre procès, et il ose même demander plus que cette amende dérisoire: il prétend qu'avec ce qu'il a fait pour la Cité, il mérite d'être hébergé et nourri pour le reste de ses jours (cf. Platon, 36d-37b). Cette attitude finit d'exaspérer les juges, et Socrate est condamné à mort avec 60 voix de plus.

Socrate se voit alors condamné à boire la ciguë. Ayant pendant son emprisonnement l'occasion de s'enfuir, il refuse de le faire au motif que le respect des lois de la cité est plus important que sa propre personne. Lorsque Socrate entend Xanthippe, sa femme, se plaindre, en invoquant que cela est injuste, il lui répond: «*Aurais-tu préféré que ce soit juste?*».

Il passe les jours qui précèdent sa mort à dialoguer avec ses amis. Il affirme croire aux dieux athéniens comme n'y croit aucun de ses accusateurs.

Athènes, par la suite, regrettera la condamnation de Socrate. Ceux qui avaient participé à sa condamnation seront bannis de la Cité et une statue est érigée pour perpétuer son souvenir. La mort de Socrate reste un fondement de la philosophie moderne. Ce qui marque les esprits c'est son attitude et son comportement face à la mort. On était habitué aux héros homériques qui se battent pour vivre à tout prix et dont le courage s'exprime dans la lutte, et voilà que nous avons avec Socrate un héros pensant, qui fait preuve de courage en acceptant la mort. Mourir pour ce que l'on croit devient aussi prestigieux que de mourir par les armes.

Une fois mort, Socrate commence à devenir populaire, on le voit différemment, la Cité commence à le vénérer, on érige une coûteuse statue de bronze à son effigie.

Socrate fut jugé par 500 hommes qui nourrissaient des soupçons irrationnels à son encontre parce que l'accusé avait un comportement et un physique étrange.

Il semble que le sort des génies et des saints soit de souffrir et d'être sacrifiés, comme si ce sacrifice était nécessaire à la mise au jour de ce qu'ils apportent à la collectivité. Et comme si la collectivité ne reconnaissait ses génies qu'une fois morts.



Ce tableau est peint à Paris durant l'automne 1786 par Jacques Louis David, alors âgé de 38 ans. On y voit Socrate entouré de ses amis qui s'apprête à boire une coupe de ciguë.

La scène se déroule au printemps de l'an 399 avant J.-C. Socrate va boire la coupe mortelle. Le tableau est commandé au printemps 1786 par Charles-Michel Trudain de la Sablière, un riche membre du Parlement. Les conditions sont généreuses, 6000 livres d'avance, 3000 livres à la livraison. Pour comparaison, Louis 16 avait payé 6000 livres pour le Serment des Horaces, tableau plus grand que La mort de Socrate.

«*La mort de Socrate*» une fois achevé est exposé au salon de 1787, il est considéré comme la meilleure représentation du trépas socratique.

Que voit-on sur ce tableau?

Platon est assis au pied du lit -on remarque un rouleau de parchemin et une plume sur le sol à côté de lui- , il est le témoin silencieux de l'injustice commise par la Cité.

Platon a 29 ans à l'époque mais David en fait un vieillard à la mine grave.

Au fond du corridor, la femme de Socrate, Xanthippe, est emmenée hors de la geôle par des gardiens.

7 amis expriment par leur attitude divers degrés d'affliction.

Le plus proche compagnon de Socrate, Criton, assis près de lui, regarde le maître avec dévotion et inquiétude. Mais le philosophe très droit, avec un torse et des biceps d'athlète, ne montre ni regrets, ni appréhension.

Socrate n'est pas ébranlé dans ses convictions.

Au départ, David avait projeté peindre Socrate en train d'avaler le poison, mais le poète André Chénier avait suggéré que la tension dramatique serait plus forte s'il était représenté en train de terminer un raisonnement philosophique tout en tendant sereinement le bras vers la ciguë qui allait le tuer, ce qui symboliserait à la fois son obéissance aux lois d'Athènes et sa fidélité à ses idées. Nous assistons donc aux derniers et édifiants instants d'un être supérieur.

Ce tableau nous impressionne quand nous connaissons l'histoire, parce que le comportement de Socrate contraste avec nos comportements.

Quand nous sommes impliqués dans une conversation, notre priorité est de plaire, plutôt que de dire la vérité.

Quand nous avons le choix entre la vie et nos idées nous choisissons la vie.

Pour Socrate il y a autre chose que la vie, quelque chose de plus haut placé, qui mérite qu'on lui sacrifie son enveloppe charnelle.

Il y a donc deux forces, l'attachement à la vie et le besoin angoissant de plaire à ses contemporains, qui nous guident dans nos comportements.

L'assurance de Socrate peut-elle être comprise comme du courage, au sens ou on entend le courage physique ou la témérité ?

Cette assurance vient de la philosophie elle-même c'est elle qui fournit à Socrate ses convictions en lesquelles il pouvait avoir une confiance rationnelle quand il est confronté à la désapprobation d'autrui.

Cette indépendance de Socrate vis-à-vis d'autrui est exprimée dans le tableau de David, son buste droit et puissant symbolise ce contrepoids face à une tendance trop indolente que nous avons tous, de suivre des idées et des pratiques socialement acceptées. Il y a dans la vie et dans le mort de Socrate une invitation à cultiver un scepticisme intelligent.

D'une manière plus générale, on peut parler de discipline face à la facilité des compromissions que nous ne cessons de faire.

Chaque société a besoin de règles pour exister, mais chaque société conçoit également ce qu'il convient de croire et la façon dont il faut se comporter pour être admis en son sein.

Ce sont des règles non écrites et non concertées comme par exemple celles qui nous dictent ce que nous mettons comme vêtements

Si on n'obéit pas à ces règles on passe pour bizarre, voire agressif.

Les grecs de l'antiquité avaient eux aussi leurs convictions.

Ils croyaient en de nombreux dieux, ils trouvaient tout naturel de posséder des esclaves, à Athènes il y avait jusqu'à 100 000 esclaves au 5^{ème} siècle avant J-C., c'est-à-dire un esclave pour trois habitants libres.

Les grecs étaient très militaristes, pour être un vrai mâle il fallait savoir couper le tête de ses ennemis.

Les femmes étaient soumises à leur mari et à leur père, elles n'avaient aucun rôle à jouer dans la vie publique. Elles ne pouvaient pas hériter de biens, ni posséder de l'argent. Elles étaient mariées à 13 ans par leur père qui choisissait l'époux.

Tout cela semblait aller de soi pour les grecs, exactement comme pour nous ça va de soi d'aller s'agglutiner sur les autoroutes surchargées pour aller nous coucher sur les plages en été, comme ça va de soi pour nous également de brûler de l'essence pour aller travailler le matin et rentrer chez nous le soir. Toujours cette idée de vaquer à nos occupations en visant notre bien-être matériel.

Ce qui nous donne la conviction que nous sommes dans le vrai, c'est de constater qu'avant nous et avec nous, des millions de gens adhèrent à ces comportements. De plus il nous semble impossible que la société puisse se tromper sur ses croyances et que nous soyons les seuls à remarquer que ces croyances ne sont pas fondées.

Si on adopte une attitude de questionnement face à ces certitudes communes, on passe pour un original et on peut devenir très vite exaspérant. Cela peut coûter la vie, car on ne met pas impunément en question les croyances communes.

Mais avant de réagir violemment, la société tente de tourner en ridicule les esprits originaux. En 423 avant J.-C. Aristophane représente une pièce à Athènes, "*Les nuées*". Cette pièce montre une caricature du philosophe, le comédien qui joue Socrate apparaît dans une nacelle suspendue pour bien monter comment le philosophe "*plane*", ses vêtements sont déchirés et malodorants, infestés de vermine, il pose des questions essentielles comme par exemple "*Est-ce que les moucherons bourdonnent par la bouche ou par l'anus?*"

Aristophane a du succès avec sa pièce, il exprime un reproche qui est souvent fait aux intellectuels, à savoir une passion perverse pour les questions compliquées et ineptes.

Il est à noter que Socrate aurait pu facilement s'échapper pour éviter son sort funeste, s'il n'a rien tenté c'est qu'il ne concevait pas la vie hors de la Cité, il ne concevait pas non plus de désobéir aux lois de la Cité.

Nous pouvons donc classer Socrate parmi ces êtres d'exception qui ne font pas de concessions et qui restent fidèles jusqu'au bout à leurs convictions.

Ce sont ces êtres d'exception qui quand nous sommes leur contemporain, nous paraissent insupportables et que nous excluons comme un organisme qui ne peut supporter un corps étranger. En l'occurrence le corps étranger en question est celui qui nous met sur la voie d'un mode de vie différent, qui nous arrache à notre confort moral et matériel. On peut citer à côté de Socrate des figures telles que le Christ, Jeanne d'Arc, Bruno Giordano, et bien d'autres encore. Ce n'est qu'une fois disparus que nous nous mettons à les vénérer, comme si leur sacrifice nous permettait de comprendre leur message.

Mais quel était le message de Socrate?

Socrate n'a rien écrit.

Presque tout ce que nous savons de lui nous vient de son élève Platon.

Au contact des sophistes, il se dresse contre leur façon de voir les choses. Pour eux la forme prime le fond. Pour Socrate c'est le contraire.

Il est convaincu que la démocratie athénienne a besoin de citoyens capables de penser par eux-mêmes pour atteindre le bon et le juste.

Là où la religion défaille, la philosophie peut réussir.

C'est pour cela que Socrate entreprend de former l'élite athénienne. Il dispense ses cours gratuitement, sa femme Xanthippe quant à elle estime que pouvoir se payer de quoi manger est au moins aussi important que la question de la justice et de l'efficacité en politique.

Sans se laisser démonter par les reproches de sa femme (qui incarne le sens commun), Socrate poursuit son entreprise en développant une méthode: il se déclare ignare et questionne les représentants de l'élite au sujet de leurs certitudes.

A force de questionner ces certitudes, celles-ci s'effondrent et il est possible de chercher la vérité à partir de zéro.

Cette façon de faire consiste à saper les préjugés, à désamorcer les automatismes de la pensée et finalement de démonter la vision du monde qu'on s'est appropriée.

Et, sous le contrôle de la logique, de reconstruire une nouvelle vision du monde.

(Plus tard Descartes adoptera une méthode comparable, tout oublier, sauf le principe intangible et tout reconstruire sur ce principe).

Mais Socrate ne se soucie pas que de politique.

Dans «*Le Banquet*» Platon rapporte une fête qui se déroule à l'issue d'une victoire remportée dans une joute oratoire. Tout se passe sous le feu de l'action. Il est question d'amour, il est question d'érotisme et il est question d'homosexualité.

Aristophane raconte qu'à l'origine les êtres étaient composés de deux parties, que les dieux ont séparées et disséminées, depuis chacun cherche sa moitié de par le monde.

Socrate quant à lui voit plusieurs formes d'amour, de l'érotisme à l'attirance des belles âmes. Il décrit l'amour comme un amour envers le savoir, et au-dessus de tout, l'amour qui nous fait participer aux mystères des dieux éternels.

Cette vision idéale de l'amour aura un retentissement considérable dans la tradition occidentale, le christianisme va s'en emparer, et l'expression "*amour platonique*" est entrée dans notre vocabulaire. Il est d'ailleurs symptomatique que l'on parle d'*amour platonique* et non d'*amour socratique*, cela trahit la part importante que prend Platon dans la transmission de la pensée de Socrate.

Comme Socrate n'a jamais rien écrit, nous sommes obligés de faire confiance à ce que Platon, son élève, rapporte de Socrate. Certains pensent que Platon s'est permis d'infléchir la pensée de Socrate et d'en faire une «*platonisme*» qui la pousse sur la voie de l'idéalisme philosophique. Cette pensée qui influence notre mode de vie occidental nous vient peut être autant ou plus de Platon que de Socrate. Socrate ne serait que le personnage, la figure qui permet à Platon d'exposer ses idées.

Après la mort de Socrate, Platon se met à voyager. Il s'arrête à Syracuse où il devient conseiller du roi, cela se termine par un désastre, il finit esclave.

Il revient à Athènes et fonde une école qui s'appelle l'*académie* et qui continuera de fonctionner pendant un millénaire.

Platon poursuit l'entreprise (supposée) de Socrate et fixe ce faisant les grandes lignes la philosophie occidentale pour les siècles à venir.

Quelles sont ces grandes lignes?

La division du monde entre l'être éternel et parfait et les apparences changeantes.

Le monde des apparences changeantes est une caverne dans laquelle nous tournons le dos à des flammes, et entre nous et ces flammes se promènent des figures qui représentent la réalité.

Seulement nous ne voyons que les ombres portées de ces réalités et nous prenons ces ombres pour notre réalité.

Les figures réelles que nous sommes incapables de voir, Platon les nomme les idées.

Avec cette scission du monde entre notre réalité et l'au-delà, Platon invente la Métaphysique et l'idéalisme. Platon (ou Socrate) fonde ainsi notre manière occidentale de voir les choses, qui va se perpétuer dans le christianisme.